Textes extraits de l'article *Gillet trait pour trait*, publié dans la revue XXe siècle n°12, mai-juin 1959: Bryen – Corneille - Jean Grenier.

GILLET BAVARD

Eclabet notri burubuc
Lolic lolirec lantaluze
Ambélibet fomefanfluc
Lourli lourci birebaluze

Glointer liliec zilactue
Enrex naxet exemflour
ocicrite vegrilactue
Lexilatere exilivlour

Bryen

Les terres fraichement ouvertes attendaient le geste de l'homme. Elles s'allongeaient en de multiples carrés ou rectangles jusqu'à la bande très claire du ciel, formant cette ligne impitoyablement rectiligne, qui nous est si connue – barre familière allant d'un œil à l'autre et que nous appelons l'horizon.
Alors que tout semblait réglé, la tranquillité s'était installée pour de bon, un disque rouge parut dans la grande tache claire du ciel, (il jaillit, je crois, dans un bruit de tissu qu'on déchire), mettant une teinte de feu partout.
Les terres flambaient et se consumaient lentement, le ciel brûlait comme un immense bûcher.
(Je vis des lacs de plomb qui se ridaient, se mouvaient avec l'air des vieux crocodiles en marche.)
Les terres ouvertes avaient maintenant cette saveur retrouvée – cette saveur ancienne des terres vierges.
L'horizon basculait dangereusement pris de vertige, et une roue tourna, tourna…
Les hommes avaient des visages découpés dans du papier rose. Pourtant quand la roue eut fini d'exister, tout rentra dans l'ordre. La nuit bleue balaya l'incendie (une nuit bleue qui se souvenait du rouge et de tout l'orange déversé).
Les terres ouvertes attendaient l'homme.

Corneille.

L'agrément des arts et de chacun qui s'y livre nous propose – et s'il y a du talent, nous impose, une vision déterminée qui lui est personnelle et qui exclut tous les autres, de sorte que l'on comprend certains amateurs : une fois découverte chez un artiste la vision qui se rapproche de la leur ils s'en tiennent à celui-ci. On les comprend, on ne peut pas toujours les imiter : parler de peintures, c'est juxtaposer des univers incompatibles et passer d'un langage à un autre sans possibilité de les traduire. Le plus triste est que dans un demi-siècle on aura de la peine à les distinguer.

Mais nous n'en sommes pas là.

Le monde de Gillet est opaque il n'est pas oppressant. L'œil goûte même un repos à contempler ces surfaces qui, chose exceptionnelle, à notre époque, ont une direction et une convergence. Gillet ne cherche pas à brouiller les pistes, il n'est pas hanté par l'idée qu'à voir ses toiles on pourrait y reconnaître quelque chose. De fait il est impossible de rien faire qui ne ressemble à rien. Si on voulait à toute force trouver des analogies il conviendrait de remonter dans le passé, jusqu'au XVII° siècle, et l'on trouverait la gamme des ocres et des bruns de Mignard et de Lebrun ; quant à l'organisation même elle s'apparente à celle des vignettes culs-de-lampe, frontispices et colophon qui ornent les livres de cette époques et qui sont surtout des faisceaux à la romaine, des lampes de drapeaux, des blasons et des armoiries parfois ; la décoration est principalement militaire alors, tandis qu'au siècle suivant elle est galante.

La noblesse et la majesté dominent ; Gillet a appris à l'école Boulle la gravure et l'art de la médaille. Une fois de plus on constate combien une technique peut servir à l'art qui, en apparence lui est étranger, à l'insu de celui qui la possède.

A cette sorte de motif s'ajoute chez Gillet celui que peut inspirer l'insecte, inspiration moderne cette fois. On peut distinguer si l'on veut dans ses compositions, des coléoptères ou des crabes avec leurs armures et leurs pinces. Les deux catégories se ressemblent par leur caractère offensif, caractère atténué, par la sérénité des tons qui sont assourdis et qui donnent une impression de soulagement à celui qui sans oser le confesser, est fatigué par les stridences des contemporains. Du bruit des armes, il ne reste plus dans la peinture classique que la résonnance triomphale, celle que les vainqueurs goûtent enfin dans la paix. Gillet peut maintenant se permettre des tons plus clairs qui d'un blanc laiteux, d'un bleu pâle, ajoutent à la joie de cet adieux aux armes.

Jean Grenier